

LUIS MONTERO MANGLANO

# L'Oasis Éternelle



---

Corps royal des quêteurs

---

II

roman traduit de l'espagnol  
par Claude Bleton

*ACTES SUD*



*Pour Marta.  
Merci de les avoir tous lus.*

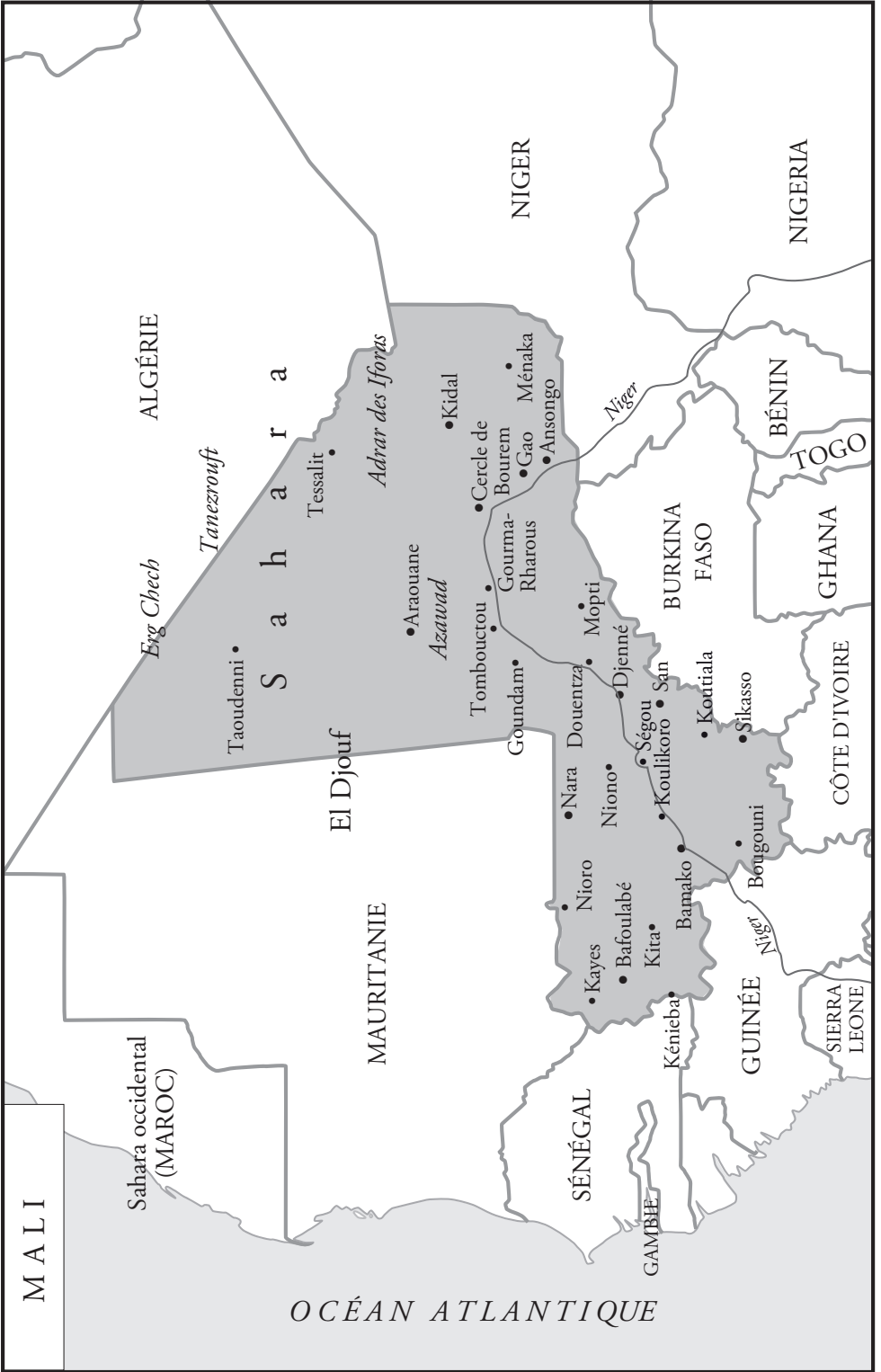


*Sous l'Arche de la Vie, où amour et mort, terreur  
et mystère abritent leur sanctuaire, je découvris  
la Beauté siégeant sur un trône.*

DANTE GABRIEL ROSSETTI

*Seul le mystère nous fait vivre, le mystère uni-  
quement.*

FEDERICO GARCÍA LORCA



## NOTE DE L'AUTEUR

*Afin de faciliter la compréhension du récit, voici une courte chronologie des événements marquants de l'histoire du Mali, des origines jusqu'à nos jours.*

*viii<sup>e</sup> siècle* : Les Soninkés fondent l'empire du Ghana.

*1087* : Disparition de l'empire du Ghana, morcelé en douze petits royaumes.

*1234* : Bataille de Kirina. Soundiata Keita, le Prince Lion, réunit les douze royaumes et se proclame souverain (*mansa*) de l'empire du Mali. Son lignage appartient à l'ethnie des Mandingues.

*1312* : Mansa Moussa est couronné empereur du Mali. Son règne coïncide avec une période de développement et de splendeur. Moussa I<sup>er</sup> encourage l'islamisation de son royaume, envoie des bateaux explorer l'Atlantique, favorise le commerce et la culture, et embellit les villes les plus importantes de l'empire.

*1327* : L'architecte andalou Abou Ishaq es-Sahéli entreprend la construction de la Grande Mosquée de Djingareyber, chef-d'œuvre de l'architecture malienne.

*xv<sup>e</sup> siècle* : Fuyant les Touaregs chasseurs d'esclaves, les Dogons occupent les falaises de Bandiagara avec l'aide d'une tribu autochtone de Pygmées qu'ils appellent les "Tellem".

*1464* : Sonni Ali Ber, prince songhaï de Gao, proclame l'indépendance de sa province, la libérant de la domination des empereurs du Mali.

*1492* : Le général songhaï Mohammed Touré prend le nom d'Askia ("Dépouilleur"). Partant de la capitale de son royaume, Gao,

il lance une campagne de conquêtes qui va jusqu'à l'annexion presque totale de l'empire du Mali.

1496 : Après s'être proclamé calife, Askia Mohammed I<sup>er</sup> fonde l'Empire songhaï, le plus étendu de toute l'Afrique occidentale.

1591 : Bataille de Tondibi. Diego de Guevara, connu sous le nom de Yuder Pacha, écrase le gros de l'armée d'Ishaq II, le dernier souverain askia, et conquiert l'Empire songhaï. À sa mort, l'empire se morcelle en une multitude de petits royaumes qui règnent en alternance sur la région.

1885 : Le général Joseph Gallieni conquiert le Mali et en fait une colonie française.

1960 : Proclamation de la république indépendante du Mali.

2012 : Les Touaregs du Mouvement national pour la libération de l'Azawad, alliés aux islamistes d'Ansar Dine, se soulèvent contre le gouvernement d'Amadou Toumani Touré. Le président est renversé après que la moitié du pays est tombée entre les mains des rebelles.

2014 : Sous les auspices des Nations unies et à la demande du gouvernement du Mali, la France lance l'opération *Serval*, pour repousser l'offensive des islamistes.



Mon père était un bon conteur. Il savait captiver sans être ennuyeux ni perdre le fil de son histoire.

Hélas, il ne m'en a raconté qu'une seule dans sa vie, sur un roi, une sorcière et une table dotée de pouvoirs divins ; et il n'a même pas pu m'en offrir le dénouement. J'ai dû le découvrir par mes propres moyens.

Une bonne histoire. Je pourrais vous la raconter, mais j'en connais une bien meilleure.

J'aimerais pouvoir la raconter comme l'aurait fait mon père. Que n'ai-je passé plus de temps avec lui pour apprendre ses trucs de conteur, mais il a disparu de ma vie trop tôt, pour des raisons qui ont échappé à son contrôle. Un très bon récit, lui aussi.

Mais comme vous le savez, j'en connais un bien meilleur...

Je vais vous parler d'empires et de conquérants.

Je pourrais commencer par une puissante invocation littéraire, qui rameute des muses de feu ou des milliers d'esprits immortels. Mais je préfère utiliser mes propres mots : c'est déjà une histoire énorme, inutile d'y ajouter des ornements.

Elle commence par la famille Guevara. Un lignage de morisques tolédans, si ancien, disait-on, que lorsque les Wisigoths débarquèrent dans la péninsule Ibérique, les Guevara les regardaient déjà comme des étrangers. On ne sait pas grand-chose sur eux, si ce n'est qu'à un moment donné ils décidèrent de se convertir à l'islam et que, vers le xv<sup>e</sup> siècle, ils reçurent en paiement de leur hospitalité un livre des mains d'un juge

appelé Al-Quti qui s'enfuyait de Tolède, poursuivi par l'Inquisition, en direction de l'Afrique.

Si mon père m'avait raconté cette histoire, je suis sûr qu'arrivé à ce point je l'aurais interrompu et je lui aurais demandé de quel livre il s'agissait. Il m'aurait regardé, souri finement et donné pour toute réponse :

— Tu veux le savoir ? Je pourrais te le dire, bien entendu, mais j'en connais une bien meilleure.

Je suppose que les vices sont héréditaires. Celui de mon père était de raconter les choses uniquement quand il estimait que c'était adéquat, quand il pensait qu'elles pouvaient apporter un meilleur effet au récit.

Les Guevara conservèrent ce précieux livre et son secret, qu'Al-Quti leur avait révélé, pendant une centaine d'années, transmis de père en fils. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, un rejeton de cette famille, prénommé Diego, entendit ses aînés parler de ce livre. Devenu adulte, il écrivit en marge de ce codex ce qu'il avait entendu quand il était petit.

“Ils évoquaient un grand secret – c'étaient ses propres termes –, tellement grand que personne ne savait lui donner forme. C'était un trésor, et, en même temps, beaucoup plus que cela. Un legs sans nom gardé par des empereurs, au cœur de la patrie de nos frères dans la foi.”

Quand l'enfant Diego, brûlant de curiosité, interrogeait les adultes, ceux-ci lui tenaient des propos énigmatiques, sans doute parce qu'eux-mêmes n'étaient pas capables d'être plus précis. De quel trésor s'agissait-il ? Ils ne le savaient pas. Où se trouvait-il ? Loin. Au sud, en suivant un long chemin qu'ils appelaient “la Chaîne du Prophète”. Le prophète, c'était Moussa, que les infidèles chrétiens, cannibales dévoreurs de sang et de chair, connaissaient sous le nom de Moïse. Le chemin de Moussa suivait un grand fleuve appelé Isa Ber, ou Egerew n-Igerewen. Ce qu'il y avait au bout, seuls Moussa et Allah le savaient.

Le secret des empereurs.

Diego de Guevara grandit auprès de ces légendes qui le fascinaient. Il passait parfois des heures à lire le livre d'Al-Quti, scrutant entre ses lignes la carte d'un trésor sans nom, aussi

extraordinaire que sa propre imagination voulait bien le lui souffler. Souvent il se tournait vers le sud, ébahi, pensant aux grands fleuves et aux empires lointains. “Là-bas, se disait-il, là-bas commence la Chaîne du Prophète, au pied du monde.” Il ignorait ce qu’il y avait au bout de ce chemin, si cette chaîne était une chose tangible ou seulement un concept, mais il éprouvait le besoin irrésistible d’entreprendre cette quête. Il en vint à la désirer plus que le trésor lui-même.

Diego de Guevara avait une âme de quêteur. Peut-être fut-il le premier d’entre nous.

Après la rébellion morisque de 1568, la famille Guevara abandonna les terres de Castille et émigra à Almería. L’Espagne de Philippe II devenait un lieu hostile aux gens de sa sorte. Le jeune Diego de Guevara, avec beaucoup d’autres morisques, finit par s’exiler à Marrakech, où le sultan Abd al-Malik accueillait à bras ouverts ses frères dans la foi persécutés par l’implacable maison d’Autriche.

Diego était un expatrié, mais pas un inculte. Audacieux et astucieux, capable de manier aussi bien la plume que l’épée, assoiffé d’ambition et d’aventure. Les hommes du Maghreb méprisaient le plus souvent leurs frères espagnols, mais Diego sut démontrer sa valeur et gagner le respect de ses nouveaux compatriotes à force d’héroïsme.

En 1578, le roi Sébastien de Portugal débarqua au Maroc à la tête d’une puissante armée. Le jeune et fragile monarque avait des rêves de grandeur, soigneusement alimentés par ses précepteurs jésuites. Il se voyait à la tête d’une grande croisade contre les musulmans d’Afrique du Nord. Le Maroc était un royaume déchiré par les rivalités entre les prétendants au trône, un délicieux fruit mûr pour l’appétit conquérant du roi du Portugal.

Le choc entre Maures et chrétiens eut lieu à Ksar el-Kébir : la bataille des Trois Rois, ainsi nommée car s’affrontaient deux sultans et un monarque. L’intrépide Diego de Guevara était aussi de la partie, prêt à teindre son cimenterre de sang portugais, car en tant que vieux Castillan de souche, s’il y avait quelque chose au monde que Diego haïssait plus qu’un infidèle, c’était bien un Portugais.

Aucun des trois rois ne vécut assez pour voir la fin de la bataille. On n'eut plus aucune nouvelle du jeune Sébastien : il s'évapora dans les montagnes de sable, provoquant la fin de sa dynastie et de son règne, royaume vacant qui devint un joyau de plus enchâssé dans la couronne de la maison d'Autriche. Diego, en revanche, survécut, couvert d'honneurs. Ahmed I<sup>er</sup>, le nouveau sultan du Maroc, le nomma caïd de Marrakech en récompense de son courage sur le champ de bataille.

Le bon sultan Ahmed, sans doute enivré par les lauriers de Ksar el-Kébir, contempla les terres qui s'étendaient au sud de son royaume et décida qu'elles seraient un tremplin pour son futur empire africain. Ahmed savait qu'au-delà des montagnes de l'Atlas il y avait des cités fabuleuses, riches en or et en sel ; et Tombouctou, la porte du Sahara. Un ancien proverbe disait que "l'or vient du sud, le sel du nord, mais on ne trouve les contes merveilleux et la parole de Dieu qu'à Tombouctou". Et plus loin, la ville de Gao, capitale de l'Empire songhaï et palais des souverains de la dynastie askia, qui avait gouverné l'État le plus vaste de l'Afrique occidentale.

Les terres du Mali, riches et mystérieuses, sur les rives du Grand Fleuve, appelé Isa Ber par les Songhaïs, Egerew n-Igerewen par les Touaregs (ce qui signifie dans leur langue "le fleuve des fleuves").

Le Niger.

En apprenant l'existence de ce fleuve, l'émotion de Diego de Guevara fut intense. Les souvenirs des vieilles légendes entendues en terres castillanes bouillonnèrent dans son cerveau comme la lave d'un volcan en éruption. Enfin, après tant d'années, il savait où trouver la Chaîne du Prophète, le chemin de Moussa vers le grand trésor !

Diego voulut prendre la tête de l'armée que le sultan Ahmed s'appropriait à mobiliser pour conquérir l'Empire songhaï : 2 500 arquebusiers, 1 500 cavaliers légers, plus de 8 000 chameaux et même 8 canons anglais... Mais tout ce que Diego de Guevara emportait dans ses bagages, c'était un livre, un vieux livre qui parlait d'un trésor caché.

L'empereur askia Ishaq II rassembla ses troupes pour barer la route à Diego de Guevara. L'empereur avait sans aucun

doute exagéré : plus de 70 000 courageux Maliens attendirent l'envahisseur marocain dans le village de Tondibi, près de Gao. Ce serait l'embuscade la plus spectaculaire de l'Histoire. Ishaq II avait eu l'idée pittoresque de lancer contre les envahisseurs un troupeau de bœufs, stratégie qui lui avait déjà réussi plusieurs fois.

Quand Diego arriva à Tondibi et vit ce mur de bêtes se précipiter sur son armée, son rictus castillan s'épanouit : jamais un homme de sang ibérique n'a pris peur devant une bête à cornes. Diego fit donner du canon et ordonna aux arquebusiers de tirer. Les bœufs, croyant que le ciel leur tombait sur la tête, firent volte-face et foncèrent sur les soldats de l'empereur songhaï, lequel, n'ayant pas de poudre, contempla le gros de ses troupes réduit en bouillie par un millier de sabots bovins. À compter de cet instant, la conquête de l'empire ne fut plus qu'une promenade de santé.

Beaucoup des arquebusiers étaient d'origine andalouse et portaient des noms étrangers à ces terres : Pérez, López ou Martínez. Quand les Maliens terrifiés les virent apparaître, arquebuse en action, ils montrèrent cet instrument diabolique en criant "*Arma, arma !*" C'était le nom par lequel ils les avaient entendus nommer ces objets. Avec le temps, ces descendants d'Andalous finirent par recevoir l'appellation d'"Armas". Aujourd'hui encore, on les connaît sous ce nom dans la région.

Voilà comment Diego de Guevara conquiert tout seul un empire, et comment cet Espagnol de naissance devint le seigneur de la ville légendaire de Tombouctou, la cité des contes merveilleux et de la parole de Dieu. Le sultan du Maroc lui accorda le titre de pacha. Ses propres ennemis lui donnèrent le nom de Yuder, en raison de la ressemblance phonétique avec un mot castillan que le conquérant lançait à tue-tête avant chaque bataille :

— Chargez, *joder* ! Chargez et tirez !

*Joder* étant un juron équivalent à "merde !".

Jamais un juron n'avait donné lieu à un nom aussi redouté. La seule mention de Yuder Pacha semait la terreur chez ses adversaires.

Peu avant ces événements, Hernán Cortés avait conquis l'Empire aztèque et Francisco Pizarro avait soumis les Incas, les fils du soleil. À son tour Yuder Pacha, bon élève de ces deux conquistadors, partageait avec eux l'avidité de tenir d'autres mondes entre ses mains, la même langue et cette poussière hispanique qui épaississait le sang de ses veines ; ils se différenciaient par leur foi et leur loyauté (au roi d'Espagne pour les uns ; au sultan du Maroc, pour l'autre), c'est pourquoi l'Histoire les a traités avec une fortune différente : tandis que la renommée d'un Pizarro ou d'un Cortés est universelle, la prouesse de Yuder Pacha n'a pu franchir les frontières du Sahara, enfouie loin de toute mémoire.

Diego de Guevara se moquait bien de l'immortalité : il aspirait uniquement à trouver le trésor que cachait la Chaîne du Prophète. Devenu pacha des Songhaïs, Diego s'obstina dans cette quête.

Des années plus tard, vers 1599, un Yuder Pacha vieillissant retourna au Maroc. À la cour du sultan, il écrivit ses souvenirs de la conquête de l'Empire songhaï dans les marges du livre qui l'avait accompagné et guidé dans ses aventures. Il utilisa pour cela la langue de l'empire qu'il avait soumis et gouverné.

À propos de ce trésor, ses récits étaient fâcheusement vagues, parfois même délirants :

J'ai suivi le fleuve Niger, dans le sillage du Poisson Doré, de Tombouctou jusqu'à la Cité des Morts, de la Cité des Morts jusqu'à l'Oasis Éternelle. J'ai trouvé les trésors qui ouvraient les portes du secret : le timon, la tête et la brique en or ; et enfin j'ai eu la chance d'achever ma quête qui m'avait conduit à conquérir un empire.

De mes propres yeux j'ai contemplé le seuil, mais c'est la volonté d'Allah si je ne l'ai pas franchi. Les djinns le gardent. Des créatures encore plus terribles que celles qu'avait créées le feu sans fumée avant le début des temps. Les hommes de la Cité de la Falaise ne passent jamais les frontières de l'Oasis Éternelle, paralysés par l'horreur d'un culte étrange, antique et atroce. J'ai eu peur et je suis revenu sur mes pas, en effet quel

que soit le trésor caché derrière la Chaîne du Prophète, il n'est pas conçu pour l'homme.

J'ai conservé mes cartes et mes découvertes. Puisqu'Allah ne m'a pas accordé la chance d'avoir mes propres enfants, j'ai décidé que celles-ci m'accompagneraient sur le chemin de ma dernière demeure, à Tombouctou. Un jour viendra peut-être où un homme plus courageux et moins sensé que moi osera s'aventurer et contempler le trésor qui fut accordé au prophète Moussa.

Là-bas attendent les signes pour qui pourra les voir. Qu'Allah l'ait en Sa miséricorde et que Sa main toute-puissante le guide, sinon, il ne trouvera que la perte et un destin encore pire que le Yahim, le lac de feu de l'enfer.

Telle était la dernière note rédigée par Yuder Pacha dans le livre d'Al-Quti. Le conquérant mourut à Marrakech en 1605. Par testament, il avait ordonné qu'on l'enterre à Tombouctou, avec ses biens les plus chers. Sa dernière volonté fut-elle respectée ? Nul ne le sait.

Après la disparition de Yuder Pacha, les Armas se dispersèrent sur la terre du Mali, formant des communautés très attachées à leurs origines hispaniques, adoptant la langue et les coutumes de ce pays, mais prenant soin de leurs traditions pour ne jamais oublier d'où ils venaient et qui les avait amenés là. Leurs souvenirs renferment peut-être les secrets que Yuder Pacha emporta dans la tombe.

Le récit d'un vieux livre et un trésor caché au bout d'un fleuve, dans le sillage du Poisson Doré.

Un récit dont, cette fois, je connais bien le dénouement. J'y étais, et d'une certaine façon mon père aussi.

Vous voulez l'entendre ?

Je vous assure que c'est une bonne histoire.





I

LE *MARDUD* DE SÉVILLE



*Pharaon était le seigneur de toute l'Égypte quand Allah appela le prophète Moussa, lui donna le Livre, accorda à son frère Haroun le rang d'assistant et lui dit : "Va voir les gens qui nient la Vérité de nos Signes et parle-leur." Mais Moussa était inquiet, car il ne croyait pas être assez sage et vertueux pour suivre le commandement d'Allah.*

*Moussa dit : "Comment puis-je porter Ta Vérité, alors que je suis moi-même un ignorant qui ne La comprend pas dans toute sa gloire." Allah répondit : "Je te donnerai sagesse et compréhension."*

*Voici ce qu'Allah ordonna à Moussa : "Tu iras au-delà de la terre de Pharaon, sur le chemin du Poisson Doré, jusqu'au lieu où se trouvent les deux grandes eaux. Suis le Poisson Doré jusqu'à la grotte de l'Homme Vert, et là mon Serf, que J'ai appelé ami et entravé dans la Chaîne d'Or, te montrera la Vérité. Voilà ce que Je t'ordonne."*

*Moussa dit à Haroun : "Je ne prendrai pas de repos tant que je n'aurai pas trouvé le lieu où confluent les deux eaux, même si cela doit me prendre des années." Alors, ils suivirent le Poisson Doré, et quand ils atteignirent la confluence, ils oublièrent le poisson, qui entreprit tranquillement son voyage vers la mer.*

*Moussa dit à Haroun : "Qu'en penses-tu ? Le Démon m'a fait oublier de penser au Poisson, lequel a pris le chemin de la mer. Va donc le chercher, sinon nous ne trouverons pas l'Homme Vert."*

*Haroun obéit à son frère et le laissa seul, c'était ce qu'Allah avait projeté.*

*Alors Moussa entra dans une grotte pour y prendre du repos et c'est là qu'il trouva Notre Serf, à qui nous avons accordé*

*Notre Miséricorde et confié Notre Sagesse. Al-Khidr, qu'on appelle l'Homme Vert.*

*Moussa lui dit : "Dois-je te suivre pour que tu m'enseignes la sagesse d'Allah ?" L'Homme Vert répondit : "Tu n'auras point de patience avec moi."*

*Moussa lui dit : "Je serai patient, si Allah le veut, et je ne désobéirai pas à tes ordres." Et l'Homme Vert répondit : "Suis-moi, donc. Mais tu ne dois rien me demander, à moins que je ne te le suggère."*

*Et Moussa s'en fut avec lui.*

Le *Mardud* de Séville,  
sourate 18.

## CAMBRIOLE

Tous les musées ont des fantômes. Toute personne qui a eu l'occasion d'y passer une nuit, après le départ des visiteurs, l'aura ressenti sur sa propre peau.

Ce soir-là, j'étais le fantôme du Musée archéologique national.

Il n'est pas facile d'être un esprit. En premier lieu, il faut avoir de la patience, pour attendre que le dernier visiteur soit rentré chez lui, que la dernière lampe se soit éteinte et que les couloirs soient envahis d'ombres. C'est à ce moment-là que le fantôme entre en action.

Les similitudes entre un spectre et un chevalier quêteur – c'est ainsi que Narváez nous appelait – sont nombreuses : tous deux doivent être silencieux, invisibles, et avancer sur la ligne qui sépare la réalité de la fiction. En revanche, il y a une différence importante : un fantôme n'est pas un voleur. Il se contente de faire peur de temps en temps. Le quêteur doit voler pour montrer son utilité.

C'est à cela que je me préparais.

C'était la première fois que je volais dans le Musée archéologique national. Jusqu'alors, mon travail avait surtout consisté à plumer d'autres lieux pour remplir les vitrines de celui-ci.

Un quêteur est un voleur de patrimoine. Certes, recouvert d'une patine honorable et bénéficiant d'une feuille de paie de l'État, mais quand même un voleur. Notre tâche est de récupérer tout ce patrimoine historique spolié en Espagne et de le rapporter dans son lieu d'origine. Quand les recours légaux étaient impuissants, nous apparaissions (comme des fantômes) pour récupérer ce qui n'aurait jamais dû être emporté.

Mais je suppose que si vous êtes arrivés jusqu'ici, beaucoup d'entre vous savent de quoi je parle.

Notre quartier général, le Caveau, se trouve dans les sous-sols de ce musée, à Madrid, c'est pourquoi il est dans une certaine mesure le foyer des quêtesurs. J'étais donc sur le point de cambrioler ma propre maison. Un revirement étonnant.

J'avais préparé ce larcin depuis une bonne semaine. Je connaissais bien le théâtre des opérations, atteindre mon objectif ne devait pas être très compliqué.

En général, on a tendance à croire que cambrioler un musée est difficile. Certes, la plupart d'entre eux ont des systèmes de sécurité dont la fonction est plus dissuasive qu'efficace. Cela rappelle les pharaons de l'ancienne Égypte, qui remplissaient leurs tombes de malédictions grandioses pour maintenir les pillards à distance. Aujourd'hui, il n'y a plus de malédictions, mais des caméras bien visibles et des vitrines qu'on dit indestructibles.

Une vitrine peut se briser. Un circuit de vidéosurveillance peut être rendu inopérant en sectionnant simplement un fil ; d'ailleurs, un tel circuit ne sert à rien s'il n'y a personne pour l'utiliser. Bref, si les musées du monde ne sont pas systématiquement pillés aujourd'hui, c'est parce que les filous "croient" qu'il est impossible d'y voler quoi que ce soit. La plupart des systèmes de sécurité sont fondés sur cette croyance.

Des malédictions pharaoniques. Pas plus.

Quand on est un quêteur, on apprend ce genre de choses, et quelques trucs en prime.

Me cacher dans le double plafond d'un atelier d'entretien en attendant la fermeture du musée fut assez simple. Puis je quittai ma cachette et me dirigeai vers les consignes. Je récupérai la veste de l'uniforme d'un gardien dans un casier. C'était moi qui l'y avais placée avant de me cacher.

La veste était authentique. Elle appartenait à l'agence de sécurité engagée par le musée, et, avec mon pantalon noir, je ressemblais à un agent de sécurité ordinaire.

C'est mon point faible : j'adore me déguiser.

Ainsi paré, je me dirigeai vers l'entrée, passai devant le bureau d'accueil et pris l'escalier pour accéder à l'étage. Je ne

croisai personne et ma présence passa inaperçue. Les vidéos du circuit fermé laissaient tellement d'angles morts que ces derniers auraient eu leur place dans un cimetière. Il suffisait d'en profiter.

Le soir, dans l'obscurité, le musée était un bouillonnement d'ombres inquiétantes. Statues, masques et sphinx étaient à l'affût, sous la forme de silhouettes tremblantes.

Dans un musée désert, tout semble vivant.

Tandis que je poursuivais ma route, pour oublier les regards antiques qui m'épiaient, j'imaginai l'agent de sécurité devant sa console, contrôlant les moniteurs du circuit fermé de la vidéosurveillance. Un homme qui s'ennuyait dans son travail, habitué à le répéter indéfiniment, sans avoir jamais d'incident à signaler. Avec juste assez d'énergie pour regarder les écrans du coin de l'œil, d'un air dégoûté, préférant lire son magazine, feuilleter un roman ou regarder un épisode de *Breaking Bad* sur son ordinateur portable. Du moment qu'on ne voyait pas sur les moniteurs une salle en flammes ou un cataclysme de ce genre, son coup d'œil ne devait pas dépasser le millième de seconde.

Et que verrait-il dans ce laps de temps ? Une silhouette en uniforme, autrement dit un collègue faisant sa ronde. Puis, persuadé que tout marchait comme sur des roulettes (ennui, dégoût, monotonie), il retournerait savourer les mésaventures de Walter White.

Pendant ce temps, le véritable gardien chargé de faire sa ronde traînerait sans entrain, quelques mètres et quelques minutes derrière moi. C'était une simple question de coordination : ce garde avait une ronde toutes les quarante minutes, il me suffisait de le devancer de cinq ou six minutes.

“Ça ne peut pas être aussi simple”, me direz-vous. Soit. Réfléchissez un peu. Cela facilite beaucoup le travail d'un quêteur.

Au premier étage, je pris à gauche, traversai une salle où était déclinée l'histoire du musée, accédai à la partie consacrée à l'Égypte et au Moyen-Orient. C'était là que se trouvait la pièce que je m'apprêtais à escamoter.

Le vol serait simple, car la pièce n'était pas très volumineuse. Je l'avais sélectionnée avec soin, en tenant compte de ce détail.

Voler le trésor d'Aliseda ou la pyxide de Zamora aurait nécessité une préparation beaucoup plus complexe. Par chance, je n'avais besoin d'aucun de ces objets.

Dans la section consacrée à l'Égypte ancienne, derrière la reconstitution d'une chambre funéraire de la XXI<sup>e</sup> dynastie, se trouvait une vitrine où étaient exposés divers *oushebti*, dont la traduction serait à peu près : "ceux qui répondent". Il s'agit de petites figurines à forme humaine qui accompagnent les momies dans leur tombeau. Les anciens Égyptiens pensaient que dans l'au-delà l'*oushebti* serait un serviteur qui vous accompagnerait pour l'éternité.

Celui que je m'apprêtais à dérober était l'*oushebti* du pharaon Horemheb. Une statuette en faïence blanche qui représentait le pharaon dans son linceul, avec sa perruque et sa barbe pointue. Il avait les mains croisées sur la poitrine et le corps couvert de hiéroglyphes gravés. L'objet datait du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Une très jolie pièce et surtout très maniable, une quinzaine de centimètres de long, à peine plus grosse qu'une bonne branche.

La statuette d'Horemheb était debout, dans sa vitrine, un réceptacle en fer et en verre, entourée d'autres *oushebti* qui attendaient, très raides, d'être activés dans l'inframonde, telle une équipe de petits majordomes.

Une autre croyance commune est de penser que toutes les vitrines des musées sont constituées de verre blindé, incassable ou presque. En réalité, ce matériau est hors de prix, aussi la plupart des musées le réservent-ils à la protection des pièces les plus précieuses. Aucun musée ne dépense une fortune (dont il ne dispose pas, le plus souvent) dans un verre blindé pour conserver une simple collection d'*oushebti* ; ces pièces sont intéressantes, mais il y en a des centaines dispersées dans le monde. En Égypte, on les compte par milliers. Un touriste débrouillard pourrait acheter un *oushebti* authentique pour quelques dollars, au Caire. Les Égyptiens de l'Antiquité les fabriquaient de façon presque industrielle.

J'aurais pu voler toute autre pièce aux caractéristiques similaires ; le musée en est plein. Mais au fond je suis un sentimental. J'ai toujours été attiré par l'Égypte ancienne. Déjà,



quand j'étais petit j'avais vu tant de fois Boris Karloff dans *La Momie* que je savais par cœur plusieurs dialogues du film. Adolescent, j'ai eu l'occasion d'étudier les hiéroglyphes dans les manuels. Je n'ai pas dépassé l'intention, j'ai tout juste réussi à impressionner les filles en écrivant leur nom en hiéroglyphes (j'ai aussi constaté qu'elles étaient moins impressionnées que prévu). J'aurais aimé devenir un spécialiste des pharaons, mais l'étouffante influence de ma mère avait fini par me pousser vers l'époque médiévale. Cependant, j'ai toujours conservé bien au chaud, dans un coin de mon cœur, mon penchant pour le monde du Nil et pour les pyramides.

Je me plaçai devant la vitrine, tournant le dos à la momie du grand-prêtre Nespamedu. Pendant quelques instants, je crus être un explorateur de la *Belle Époque*<sup>\*1</sup>. J'espérais seulement ne pas déchaîner les foudres d'Imhotep et de toute sa cour de dieux ennuyeux. Il fallait aller vite. Avec un simple diamant de vitrier, je découpai une ouverture carrée assez grande pour y passer la main. Aucune alarme ne retentit. Je m'emparai délicatement de la figurine d'Horemheb.

J'avais une pièce identique dans ma veste ; elle n'avait pas deux mille ans d'âge, mais seulement quelques jours. Je plaçai la réplique à l'endroit où se trouvait l'*oushebti* original et rebouchai l'ouverture avec le carreau que je venais de découper. Je le fixai avec un adhésif au polyuréthane que j'avais acheté dans un garage. Avec un peu de chance, personne ne s'apercevrait de ce bricolage avant plusieurs heures, et même si c'était le cas, le faux *oushebti* d'Horemheb dissimulerait le vol pour un temps indéfini.

L'opération me prit environ quatre minutes. Je m'étais exercé auparavant pour être rapide et j'étais très satisfait qu'à l'heure de vérité mes mains et mes nerfs aient été à la hauteur. Je glissai l'*oushebti* dans ma veste, dédiai un salut à la momie de Nespamedu, ravi qu'elle soit restée morte et discrète, et quittai la salle des antiquités égyptiennes.

Le véritable agent de sécurité n'allait pas tarder à arriver dans cette partie du musée. Je traversai la salle des antiquités

1. Les termes suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

grecques d'un bon pas, descendis au rez-de-chaussée, dans la zone d'accès des visiteurs, passai un minimum de temps dans la boutique de souvenirs du musée, puis me dirigeai vers ma sortie de secours, avec la sensation du devoir accompli.

À cet instant précis, l'alarme se déclencha.

Je restai paralysé une seconde. Ce n'était pas prévu. J'aurais dû entrer et sortir du musée dans un silence absolu.

La sirène d'alarme me transperça les oreilles. Je réagis. J'avais encore une chance d'atteindre la sortie avant l'arrivée des gardiens.

— Halte ! Pas un geste ! entendis-je dans mon dos.

Trop tard. On m'avait repéré.

Je jurai entre mes dents et fonçai vers l'escalier.

Je comptais monter jusqu'au dernier étage et sortir du bâtiment par une lucarne de la toiture. J'envisageais donc une fuite par le haut tout en montant les marches quatre à quatre.

Je m'arrêtai au premier étage et m'élançai vers les couloirs obscurs de la section d'archéologie protohistorique. J'espérais égarer les gardiens dans ce secteur et m'éclipser discrètement vers le dernier étage.

— Vous l'avez vu ? dit une voix.

— Il est passé par ici. Je crois qu'il allait vers la salle de la *Dame d'Elche*.

— Fantastique. Laissez-le-moi. Vous pouvez retourner à votre travail, les gars. Tout est sous contrôle.

Je reconnus la voix aussitôt.

— Merde, grommelai-je.

C'était Labulle.

Les membres du Corps national des quêteurs n'étaient pas nombreux. Une famille plutôt réduite. Après les pertes de notre quête mouvementée de la table du roi Salomon, seuls Labulle, sa sœur Danny et l'ineffable Enigma étaient encore en action dans le Caveau, notre quartier général. J'aurais préféré être intercepté par une des deux collègues féminines plutôt que par Labulle. Il était implacable, plus fort, plus rapide et plus agile que moi. S'il avait décidé de me donner la chasse, j'avais peu de chance de lui échapper.